

# AU MAROC

par

ALICE LAURENT DU CAILAR.

Le Maroc n'est plus un pays lointain. On y va aisément et assez volontiers. Mais la mosquée Moulay-Idriss, Bab-el-Mansour, la place Djem-el-Fna, ce n'est pas tout le Maroc. Il y a les indigènes, arabes ou berbères dont la vie est pleine d'intérêt. Le touriste qui passe en car rapide ne la soupçonne même pas, l'Européen installé là-bas ne la connaît pas beaucoup mieux. car il reste dans la ville française ignorant volontairement ce qui se passe chez les autochtones.

Aussi, leur vie est-elle assez mal connue et il peut être intéressant d'en parler.

Ayant eu la bonne fortune de vivre chez des amis arabisant, j'ai pu pénétrer dans les familles arabes et observer comment on y vit. Pour gagner leur confiance, il faut accepter de vivre à leur manière, manger de leurs propres mets, dormir comme eux, voyager à leur côté, les traiter en amis. Ils sont flattés de ces marques de confiance ; on gagne en échange leur gratitude et leur amitié.

Comme femme, j'ai eu l'avantage de pouvoir pénétrer dans ces intérieurs si peu accessibles aux étrangers. J'ai pu connaître les femmes arabes, assister à leurs réceptions, à leurs travaux, à leur toilette ; voici quelques impressions toutes personnelles. Je voudrais que le lecteur partageât mon admiration pour ce

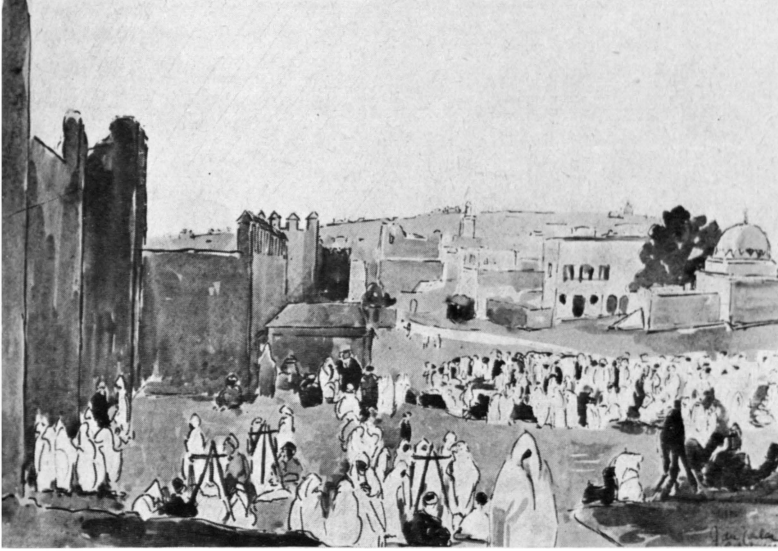
peuple qui n'est pas comme on le dit, sauvage, mais sage dans sa résignation et enfant dans sa joie et dans ses rires.

**Marrakech.** — *En visite.* — C'est un dédale de petites rues étroites entre des murailles nues. Ces murs de pisé battu, d'une jolie couleur rose, cachent des merveilles. Mais s'en douterait-on, tant ils ont l'air en ruine ? Après avoir demandé plusieurs fois son chemin, car dans ce labyrinthe on s'oriente difficilement, on arrive enfin devant une petite porte basse ; elle est peinte en vert et ornée de gros clous. Après plusieurs coups de marteau et une attente patiente, la porte s'entr'ouvre sur un œil noir et va se refermer presque aussitôt. Il faut dire son nom et donner quelques explications sur sa venue. Après quoi on nous laisse encore dehors. Au bout d'un temps qui paraît long, une négresse enfin, nous ouvre la porte. Nous sommes trois, deux femmes et un homme, mais notre ami n'est pas admis pour le moment. Il attendra que le chef de famille vienne le chercher lorsqu'il sera rentré, car il est absent. Ce sont les femmes qui nous reçoivent avec des démonstrations de joie : « Comment avez-vous pu venir de si loin ! comment avez-vous voyagé ? comment est la France ? Paris, est-ce aussi grand que Marra-

kech ? Montrez-nous vos robes et votre lingerie. — Pourquoi portez-vous les cheveux courts ? » — Et ce sont des rires d'enfants. Elles sont toutes là autour de nous, la femme et la fille aînée, les vieilles servantes négresses, les petites filles qui portent

haïks et gandouras qui sortiront de là blancs comme neige ; une autre fait les cuivres en les frottant avec de la terre, comme si elle voulait les user.

Nous quittons le patio pour les chambres.



Souk de la laine.

les bébés dans leur dos. Leur familiarité me plaît, on est à l'aise. Elles sont curieuses, mais nullement envieuses ; étant habituées à ne sortir qu'en voiture, la rue les effraie. Pour nous recevoir dignement, elles ont quitté leurs travaux. Accroupie sur des nattes, l'une finissait une broderie de soie aux couleurs vives, travail admirable sur un méchant tissu de coton ; l'autre roulait de la pâte fine dans ses doigts blancs aux ongles rougis de henné, pour former de petits vermisseaux blancs, longs de 1 cm. destinés au potage. Dans le patio, une servante lessive dans une eau très savonneuse, les

Les lits se composent en tout, d'un matelas disposé sur un soubassement inclus dans le mur. Ils occupent le fond de la pièce, un rideau de cretonne tombe du plafond au bord des lits, pas de draps, on se couche tout habillé, les cheveux enveloppés dans un foulard de soie, et enroulé dans une couverture.

Les vêtements, les femmes ne les quittent guère qu'une fois par semaine au hammam. Ils sont d'ailleurs abondants : chemise de toile froncée autour du cou, pantalon long à grand fond, serré aux chevilles, mais bouffant sur les jambes, une première robe de toile écruée à manches longues, par des-

sus, une autre robe épaisse et raide, souvent en salin de couleur vive et brodée, avec des manches longues que les femmes relèvent parfois jus-

enroulés dans un foulard de soie de Lyon, aux couleurs vives, dont les franges retombent sur les épaules, foulard qu'elles n'attachent jamais, aussi font-elles constamment le geste de le renouer. Aux pieds, des babouches de cuir et des bas blancs en accordéon sur les chevilles pour en cacher l'aspect qui pourrait dénoncer leur âge. Lorsqu'elles sortent, elles se couvrent la tête d'un voile, haïk de laine pour les élégantes, simple serviette éponge pour les pauvres, pour dérober leur visage aux yeux des hommes.

On passe dans la partie de la maison qui sert aux réceptions. Ce sont 4 pièces en céramique aux dessins et aux couleurs harmonieusement ordonnées. Le plafond est en stuc peint avec des stalactites jaunes et vertes ; chacune des quatre pièces est décorée différemment, mais toutes sont meublées de matelas faisant le tour de la pièce. Ces matelas sont recouverts de cretonnes affreuses ; de beaux coussins de cuir sont eux aussi recouverts d'un commun tissu blanc à



Une femme dévoilée.

qu'aux coudes, ensuite un caftan de haïk léger, transparent, à manches courtes. Les manches sont retenues par une cordelière à ferret qu'elles enroulent autour des épaules et croisent dans le dos. A la taille une énorme ceinture de cuir rigide brodée d'or et d'argent ou de soies de couleur, avec une grosse boucle d'argent ou d'or massif. Des fibules retiennent le drapé du haïk. Les cheveux sont

fleurs. Une quantité imprévue de pendules complète ce décor assez modeste. Ces pendules ne manquent pas de pittoresque : il en est de tous genres, de tous aspects : pendules en bronze doré, aux ornements lourds, pendules sous cloche, aux décors compliqués, grands ou petits modèles ; on se croirait à une exposition. D'ailleurs, en général elles ne marchent pas, c'est un simple

ornement. Il en est ainsi dans tout le Mogreb.

Les hautes portes peintes et les petits volets minutieusement enluminés s'ouvrent sur une arcade qui ne reçoit la lumière que par de minuscules verres de couleur enchâssés dans une dentelle de stuc.

Au milieu, est un jardin merveilleux, plein de verdure et de fleurs, où les Oiseaux se sentent chez eux. Un jet d'eau crache dans un petit bassin ; l'eau s'échappe de la vasque, ruisselle sur une étoile de zellige. Ce n'est que fraîcheur et calme idéal.

Des Orangers, des Citronniers aux fruits mûrs et parfumés se mêlent aux Daturas, aux Bananiers, aux Lilas du Japon, aux Jasmins, aux Géraniums, dans un désordre charmant coupé seulement par des petites allées de mosaïque et de fleurs d'émail.

Pendant que l'on nous sert le thé à la menthe, une boîte à musique égrène des sons mélancoliques, mais harmonieux dans le ton de cette musique chleuha qui n'est pas grinçante et monotone comme la musique arabe. Une voisine est entrée, elle montre en se débarrassant de son haïk, une tête brune admirable, mais très fardée. Les yeux sont passés au khol, de minuscules petites croix bleues de tatouage ornent son front et son menton, elle

est très grande et mince, élégante.

Le maître arrive ; alors les femmes retournent dans leur patio avec les



Décor au henné.

enfants et les servantes ; notre ami qui attend à la porte peut enfin entrer. On nous apporte du pain chaud, la kesra préparée par la matresse de la maison. C'est une tradition dans chaque maison, la femme pétrit chaque jour le pain que l'on porte cuire au four banal. Encore un lieu caractéristique où l'on assiste à des disputes féminines du plus haut comique. L'une trouve son pain trop

cuit, l'autre pas assez ; une troisième ne reconnaît plus son bien... La Kesra se mange chaude avec du beurre : celui-ci est léger, peu battu et mal lavé, aussi rancit-il très vite et donne-t-il à tout ce que l'on mange, ce goût particulier que l'on ne supporte que là-bas. Et pendant que le maître continue à remplir nos verres de ce thé à la menthe qu'il prépare lui-même, nous roulons nos boulettes de beurre sur des petits morceaux de pain, c'est délicieux. Demain soir, nous reviendrons dîner.

*Dîner.* — Comme nous étions attendues, les femmes ont fait toilette. Elles ne dîneront pas à la table du maître, mais en l'honneur des invitées elles se sont parées de leurs plus beaux bijoux. Une large main de Fathma tombe sur la poitrine et sépare les seins qui gonflent la robe, des boucles d'oreilles en or brillent, un frontal fait de plaquettes aux perles de toutes couleurs retient sur la tête un foulard de soie dorée, d'épais bracelets chargés de pierreries parent les jambes comme les bras, alourdisant la démarche. Les yeux agrandis au khol donnent à ces femmes un air mystérieux. Le maître est riche ; il n'a cependant qu'une femme, car c'est un homme moderne. Néanmoins, il respecte la coutume, et les femmes, après les compliments d'usage, se retireront chez elles pendant que nous dînerons.

Le repas est servi selon l'usage. Nous sommes assis sur des nattes et les plats apportés par les esclaves dans de grands paniers de feuilles de palmier tressées, en forme de cône, sont servis sur de petites tables basses. C'est appétissant et copieux, mais il faut manger à la mode arabe, avec ses mains. En réalité, seuls le pouce, l'index et le médius serviront à

déchirer le poulet farci aux amandes ou le mouton rôti, et à faire sauter dans le creux de la main les boulettes de kouskous que l'on envoie savamment dans sa bouche. Un seul grand verre sert pour tout le monde. Nous ne sommes pas les seuls invités, il y a le gendre et le fils aîné de la maison, un *hadj* c'est-à-dire un érudit qui est allé à la Mecque. Ce dernier connaît la France, l'Espagne, et l'Italie, il voyage toujours avec un domestique qui lui prépare ses repas et transporte même la batterie de cuisine, car ce croyant ne voudrait pas s'exposer à se servir d'ustensiles ayant touché du porc banni par le Coran.

Après le repas qui se termine par du thé et des gâteaux au miel, on apporte un bassin d'eau tiède et chacun de laver sa seule main droite qui a servi à prendre les aliments. C'est inutile pour la gauche qui n'a fait que rouler des boulettes de Kesra!

*Fez.* — *Fiançailles.* — Le chérif marie sa fille ; on est venu nous inviter pour le repas du soir.

Dans le patio sont disposés tapis et matelas pour faire asseoir les invités. La « Rossa » est dans une des chambres, entourée de ses petites amies ; elle a une figure douce et fine, c'est une enfant ; elle n'est pas fardée et conserve toute sa fraîcheur. Les invités arrivent nombreux ; les curieux qui ne peuvent pénétrer dans le patio grimpent sur les terrasses ; de là ils peuvent voir toute la cérémonie et les invités, foule joyeuse et pittoresque de femmes et d'enfants en liesse.

Chacun reçoit, en arrivant, une véritable douche d'eau de rose ; on sépare les hommes des femmes ; j'ai l'avantage de rester avec les femmes, le spectacle y est plus original.

On commence à nous servir du thé et des gâteaux secs, cornes de Gazelles, feuilletés au miel, turbans de cadiz. puis viennent des poulets aux amandes, du mechoui — Mouton rôti —, des pâtes au beurre rance savamment gratinées, un plat de légumes variés arrosés de sauce piquante aux piments rouges, qui emporte la bouche, mais un verre de thé à la menthe vient heureusement calmer ce feu. Pour terminer, ce sont des amandes qui nagent dans un miel parfumé aux herbes aromatiques. L'assistance féminine s'égayé, ce ne sont que rires éctatants et bavardages joyeux. Les « Chirazz » danseuses de profession, sont de la fête, elles font à grand renfort de youyous stridents rouler leur ventre, leurs hanches et leurs épaules, les yeux au ciel, sans remuer la tête, avec un trépignement des pieds qui gagne vite l'assemblée.

Une improvisatrice louange la jeune fiancée et lui promet le bonheur parfait. Elle chante d'une voix légèrement éraillée, hachée d'arrêts déconcertants, les invités reprennent en chœur ses paroles. Une autre la remplace, puis une autre encore, toutes rient et frappent des mains et se lèvent à tour de rôle pour esquisser un mouvement de danse. Il en est ainsi toute la nuit, et six jours durant on entendra au loin le bruit de la fête.

Je profite de cette liesse pour admirer ces femmes dont quelques-unes ont un masque admirable. Beaucoup ont une corpulence excessive, mais qui ne gâche pas la noblesse de leur attitude, elles sont toutes savamment



Enfant de la tribu des Aïssaouas.

fardées et parées comme des idoles de bijoux somptueux.

**Rabat.** — *Aïd El Kebir.* — C'est la fête du Mouton. A Rabat, grande effervescence pendant une semaine, les femmes badigeonnent leur maison du haut en bas, à l'extérieur comme à l'intérieur de chaux blanche, éclatante au soleil. Les carreaux de céramique du patio reçoivent aussi leur part. On amène les Moutons qui seront tués, à raison d'une tête par membre mâle de la famille. A 9 h. du matin, le canon des Oudaias annonce le commencement de la fête. Un Mouton est tué par le grand prêtre sur les escaliers de la mosquée, un cavalier entraîné doit transporter

la victime ruisselante de sang jusqu'au seuil du palais du Sultan. Si le Mouton arrive vivant l'année sera heureuse; s'il est mort ce n'est que malédiction : je crois que pour plus de sûreté on tue deux bêtes...

Dans chaque maison aussi s'accomplit le sacrifice... Du sang partout, les terrasses et les cours qu'on avait si bien blanchies ressemblent à des abattoirs, dans la rue des ruisseaux de sang, à chaque fontaine des gosses lavent les tripes, tandis que çà et là on a installé des forges pour griller les têtes, des étendages de crépines sur les terrasses complètent le tableau, et les bêtes que l'on fera rôtir demain (le méchoui) restent suspendues dans la cour.

Aujourd'hui on se régale avec les tripes et la tête assaisonnées d'aubergines et l'on fait des crêpes au beurre rance. Pendant cette tuerie, les femmes se frottent la figure, les mains et les pieds au henné pour se protéger contre l'âme de la bête défunte. Quelques-unes se font des dessins très décoratifs en coulant de la cire qui réserve du blanc sur ce fond brun. Même les hommes et les enfants montrent des mains rougies au henné. L'après-midi, c'est l'heure des visites officielles et amicales, petits et grands revêtus d'un costume neuf se rendent chez des amis pour manger des bonbons et boire du thé.

Chez le sultan, il y a fantasia et la fête durera six jours.

Ce soir, tous les phonographes sont réquisitionnés, j'en entends 5 ou 6 à la fois où se mêle leur musique criarde et aigrette à des airs modernes qu'ils affectionnent particulièrement... et pendant six jours et six nuits, j'entendrai cette musique énervante. La famille frappe des mains, les femmes font danser leur ventre et balancent la tête.

*Le Hammam.* — J'habite avec mon amie, une petite maison arabe, au milieu de la Kasba des Oudaïas à Rabat. La maison est adossée à l'énorme muraille rouge où sont perchés des nids de cigognes. On entre par un petit jardin aux Géraniums éclatants : de la terrasse on voit le Bou-Regreg et Salé-la-Blanche sur l'autre rive. Les deux servantes sont Daouia et Inna, sa mère; elles sont bonnes ménagères et bonnes cuisinières, faisant indifféremment cuisine française ou arabe, suivant les jours. Daouia était riche mais elle a perdu son mari et sa fortune, et de Mogador elle a dû venir à Rabat gagner sa vie; elle est intelligente et active. Elle pénètre très bien le caractère des Français, si bien même qu'elle imite d'une manière étonnante les façons de chacun ce qui fait notre grande joie. Elle pousse même l'exactitude jusqu'à chercher à s'habiller comme eux et à reproduire leur embonpoint ou leurs ridicules.

On frappe à la porte. « Aschkoun ? » (Qui est là ?) répond Daouia, du fond du patio. C'est le porteur d'eau qui vient vider son outre de peau de bique dans une des grandes jarres du jardin. Inna pétrit sa pâte, nous aurons pour déjeuner de la Kesra toute chaude.

C'est avec Daouia que je vais au hammam. Toutes les femmes arabes vont au hammam une fois par semaine; dans cette demi-obscurité et à travers une brume de vapeur, les corps nus voisinent sans pudeur.

Un hamman comprend 3 salles chauffées à des degrés différents par de la vapeur d'eau. Extérieurement on ne voit qu'un dôme, c'est la salle principale éclairée par en haut, les autres salles sont basses et obscures et on avance progressivement dans des salles de plus en plus chaudes.

Ainsi on arrive dans la salle la plus chaude en s'habituant à la chaleur, alors Daouïa se met à me frotter énergiquement le corps avec un polochon de laine qui gratte et la transpiration aidant, je viens tout de suite comme un Homard cuit. Il ne faut pas oublier, non plus la chevelure, que l'on lave avec une espèce de terre noire qui l'assouplit et la lubrifie admirablement. Et par là-dessus on reçoit des grands seaux d'eau chaude qui vous laissent tout étourdie.

A côté des femmes souvent obèses, je vois les corps gracieux et finement modelés des petites filles et des jeunes filles; malheureusement, elles se déformeront vite, les ventres grossissent et les poitrines pendent lamentablement. Heureusement le drapé du haïk ne laisse pas soupçonner cette décrépitude et l'œil noir, que seul on aperçoit, contient tout le charme de cette race.

*Cure.* — Il existe à Moulay-Yacoub à 40 km. de Fez, une source sulfureuse d'eau chaude sortant de terre à 85°; c'est le Vichy des Arabes, car cette eau guérit miraculeusement toutes les maladies de peau dont les Arabes sont atteints, et toutes les maladies externes ou internes. On a installé là, deux piscines. La plus haute, ouverte à la vue, est celle des hommes, on y voit des plaies syphilitiques sécher en peu de temps; la seconde piscine fermée par un grand mur, est celle des femmes. Elle reçoit l'eau de la première. Spectacle lamentable, ces femmes venues de loin,



Porteur d'eau.

souvent à pied, malades, fatiguées, barbotent dans cette eau laiteuse, encore très chaude. Les corps entassés à l'ombre du mur — (il n'y a pas un seul arbre dans la région) — ont l'air de souffrir. Certaines, retenues par une sorte de pudeur, se baignent en chemise. d'autres, très peu, montrent des académies fort belles, parées encore de leurs bijoux et décorées de leur tatouage.

Mais, toutes, même les plus malades conservent la tierté de ne jamais se plaindre. D'ailleurs « Mek toub » : Allah l'a voulu.

**Peuple.** — La femme d'un riche



arabe ne sort jamais qu'en voiture pour des visites ou des promenades et ne s'occupe chez elle qu'à des travaux de broderie ou de dentelle; mais dans le peuple la femme travaille durement. Il lui faut d'abord aider aux soins du ménage, car les servantes — il y a tout de même une

laine pour choisir la provision à filer. Des doigts agiles vont interminablement filer les écheveaux qui iront enguirlander la boutique du teinturier de banderolles multicolores, avant d'aller chez le tisserand qui sur son métier à mains en fera des tissus souples et seyants.



Femme chez elle, triant des graines.

ou deux négresses — sont moins nombreuses. Elle fait la cuisine, prépare certains aliments: j'ai vu une femme secouer toute une journée une outre pleine de lait, pour faire du beurre, il faut faire la lessive, faire briller les cuivres, passer la maison à la chaux, etc... Dans les rues les silhouettes blanches sont actives, elles marchent les légumes au marché, dans les souks, elles tourbillonnent autour des marchands d'étoffes ou de bijoux. Dès six heures du matin elles sont au souk de la

Dans le bled, la femme travaille la terre; je l'ai vue pousser la charrue. Elle va chercher l'eau à la rivière, admirable vision de la femme à l'amphore qui d'un mouvement harmonieux, cale sur sa tête la cruche de grès, sculpture vivante maintes fois rencontrée. Elle porte des fardeaux, pliée en deux sous la charge, souvent aussi elle tourne pendant des heures la noria qui monte l'eau, remplaçant le bourricot absent.

Et que fait l'homme? Il se repose, il bavarde, il va se joindre à la foule

grouillante des places, se mêler aux cercles des curieux qui, du matin au soir, se font et se défont autour de quelque bateleur. Il écoute le conteur qui débite d'interminables poèmes en frappant à intervalles réguliers trois coups nerveux sur un petit tambourin pour bien scander le rythme et accompagner la mimique savante qui fait rire les spectateurs. S'il est marchand, il dort dans son échoppe en attendant l'acheteur. En entrant chez lui, il est écouté, obéi, c'est le sei-

gneur. le maître, on le respecte, on le craint. Les enfants mâles jouissent des mêmes privilèges. La femme s'incline et accepte ce rôle diminué et parfois cruel. Mais la joie de vivre au soleil est si forte que les peines et les souffrances de la vie en sont effacées.

Tels sont quelques aspects de ce Maroc arrêté en plein moyen âge et que les Français sont venus troubler dans son équilibre séculaire. Puisse la race y trouver quelques bienfaits sans trop perdre de son pittoresque !

